

A L'ŒIL NU

Tony Spinazzola, dont la belle galerie de maîtres modernes s'ouvre sur le Cours Mirabeau à Aix-en-Provence, peut se flatter d'avoir fait connaître au grand public, en même temps qu'aux amateurs éclairés, un peintre, un grand peintre : Gabriel Laurin.

A dire vrai, Laurin n'était pas un inconnu pour quelques connaisseurs. Dans les années 30, il animait un petit groupe d'artistes influencé par les primitifs français. Il avait exposé deux fois déjà à Paris, mais la critique avait hésité, à son propos, à « se mouiller ». Elle a aujourd'hui tout lieu de le regretter tant est grand le succès de la récente exposition d'Aix.

Comme Waldemar-George l'a dit excellemment dans « Le Peintre », Laurin « communie avec les forces du monde, ces puissances telluriques dont il traduit les rythmes avec l'élan vital et la joie instinctive d'un visionnaire en proie au délire ». Mais chez lui le délire est mesuré, contrôlé. La beauté qu'il exprime ne lui échappe pas : il la maîtrise en images d'une étonnante figuration où fleurit une merveilleuse poésie.

A partir du réel, du visible, du figuré, l'artiste se livre à des variations harmoniques d'une infinie richesse. Enthousiaste, audacieux, il découvre -- et nous fait découvrir -- sur un même motif mille paradis intérieurs qu'il propose à nos yeux émerveillés. « Peindre, peindre, c'est tout », telle est la seule profession de foi de Laurin qui se refuse aux discussions d'écoles ou aux explications amphigouriques d'un certain « art ».

UN GRAND
PEINTRE

Gabriel LAURIN

Ce besoin de peindre, il le porte sur son terroir aixois auquel l'attachent toutes les fibres de son être. Extrêmement sensible à la lumière, Laurin s'attache à en rendre non seulement les vibrations colorées mais encore la chaleur, la vigoureuse chaleur à la fois solaire et humaine, extérieure et intime.

Les tons sont purs, les notes franches, les lignes rigoureuses dans leur délicatesse.

On a aimé la « Place de la Mairie en mars », « Lumière de mistral sur la ville », « Mai dans le cloître Saint-Sauveur », « La rue des Etuves l'été ». Toute cette poésie colorée, charmante et pourtant virile, c'est celle d'Aix, une ville secrète qu'il faut une existence pour prétendre connaître, et dont la vie ne s'arrête pas au mur des façades. Plus encore que ses apparences, Laurin a su en fixer l'âme invisible et pourtant évidente dans la couleur insolite d'un toit, l'arabesque d'une ferronnerie ou la ligne d'un arbre nu.

Tout autant que Raimbaud, Laurin « a vu ce que l'homme a cru voir ». Il est incontestablement -- et là est une bonne part de sa grandeur -- un précurseur de la meilleure peinture de demain.

Paul CHOVELON.